

III

Nous nous taisions, étonnés et songeurs, quand Pierre Vibert, le frère de celui qui avait parlé, ajouta :

— Ce n'est pas tout, et Jean ne vous a dit là que le premier chapitre de cette histoire douloureuse; j'en ai su la suite, non moins étrange.

Malheureux avec sa première femme, Serviè-res le fut aussi avec la seconde, et pour la même raison.

Quand il vivait avec cette pauvre fille, recueillie on ne savait où, parce qu'elle ressemblait à l'"autre", il souffrit, — il souffrit beaucoup, car c'était cette autre qu'il aimait en elle; mais quand, un jour, il put devenir enfin le mari de Jacqueline, comme il l'avait tant souhaité, il arriva cette chose, effroyable, inattendue: il regretta Louise!

Singulier retour du coeur, n'est-ce pas?

La copie avait été plus belle encore que le modèle! Servières le comprit quand il retrouva celui-ci déjà fané par la vie. Il eut alors, à son tour, la hantise de l'"autre", de celle qui avait incarné son rêve d'amour avec tout l'éclat de sa jeunesse et près de qui, pendant cinq ans, il avait vécu, indifférent! La mort lui donnait une auréole. Il ne pensa plus qu'à elle, et dans Jacqueline, c'était Louise, cette fois, qu'il aimait!

Il essaya de se raisonner, de se raidir contre ces impressions. Rien n'y fit! Sa seconde vie fut empoisonnée comme la première.

Etrange chose que l'amour. N'est-il pas vrai? Eternelle course après la chimère, éternel mirage, où il semble n'y avoir de vrai que le chagrin!...

MARCHE FUNÈBRE

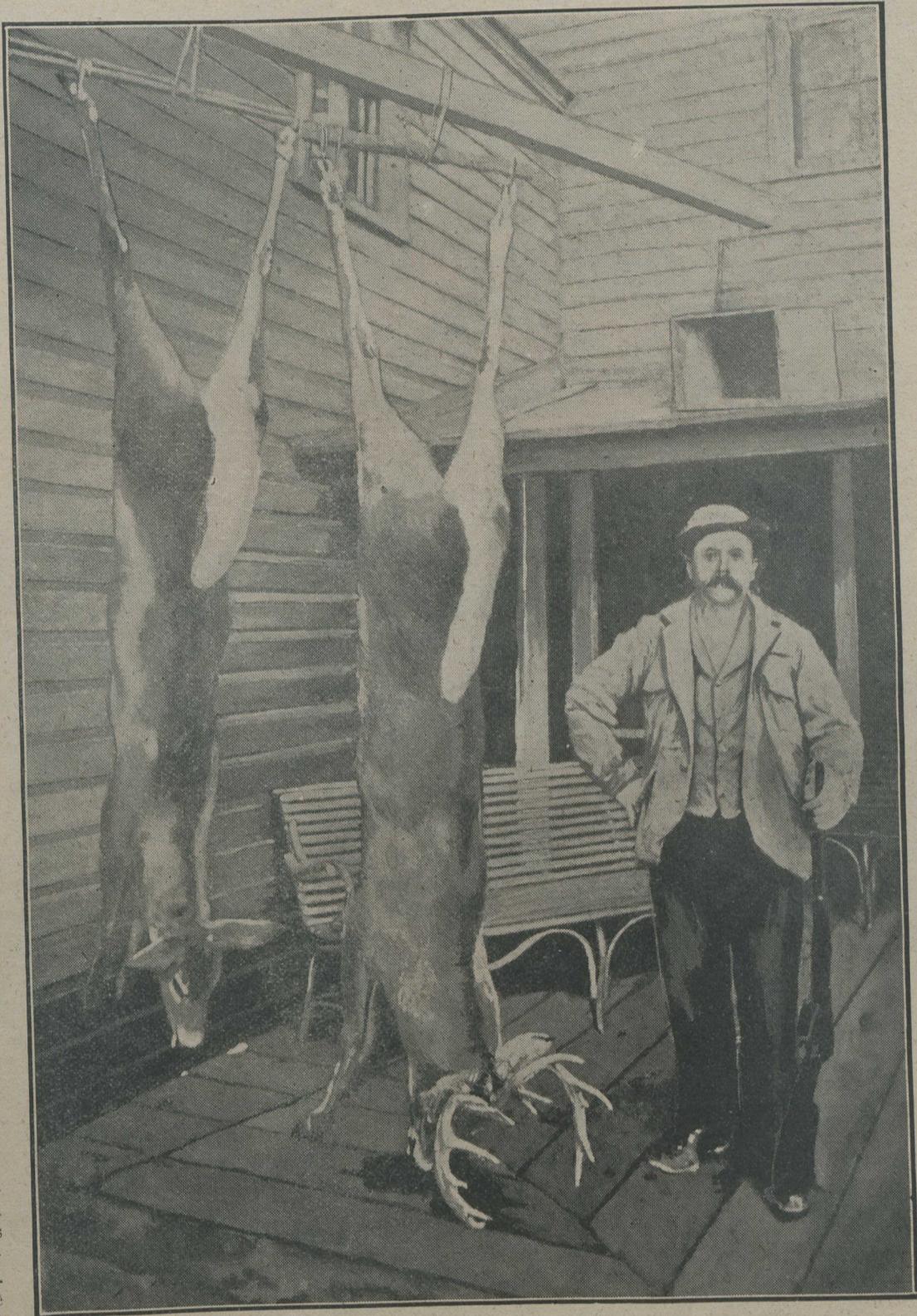
(De CHOPIN)

Ces jours derniers, un journal français racontait que la "Marche funèbre" de Chopin avait été composée dans des circonstances particulièrement macabres. Le récit du détail de ces circonstances était attribué au grand peintre Ziem, qui fut l'ami intime du célèbre musicien. C'est à lui qu'on est allé en demander la confirmation. Il fut rouvé (lui qui peignait des marines, déjà en 1840 et qui peint encore la Venise des années présentes!) bien vivant sur la butte Montmartre, avec bon pied, bon oeil et une excellente mémoire documentaire; et il a bien voulu expliquer, en souriant, comment le "macabre" ne fut qu'apparent dans la conception de l'oeuvre admirable de son illustre ami: — C'était, dit-il, il y a cinquante-cinq ou cinquante-six ans. Nous avions dîné chez moi et nous étions réunis dans mon atelier, Chevandier de Valdrôme, Ludre, le musicien de Polignac, le peintre Ricard, Chopin et moi, très gais. Des tapisseries tombant de haut séparaient l'atelier en trois parties. Dans l'un des compartiments se dressait un squelette sur lequel je drapais parfois des étoffes. Il y avait là aussi un piano, fort médiocre, que j'avais acheté chez un brocanteur du voisinage, et dont j'avais scié des panneaux pour y faire quatre tableaux, deux petits et deux plus grands: l'un de ces derniers est encore chez la fille de mon ami Marcotte, qui fut un directeur des douanes s'occupant de peinture. Le piano n'était plus qu'un "squelette" sous un voile d'étoffe.

me devant un squelette de piano: rapprochement qui nous amusait.

C'est alors que Chopin fut pris d'une inspiration soudaine. — Oh! oh! fit-il. — Et, s'élançant vers le piano, devant lequel il s'assit à la place de Polignac, avec le squelette, mon illustre ami improvisa l'admirable marche que vous savez. L'émotion nous avait tous saisis. Nous ne parlions plus. A nos rires succédèrent bientôt les applaudissements dont nous saluions l'oeuvre nouvelle de Chopin. Ce fut une belle soirée. Tout ce qu'on a raconté de plus n'est que de la fable.

Et le grand peintre Ziem, après ce discours, demeure tout ému des souvenirs qu'il vient de raviver dans sa mémoire.



La chasse dans la région Muskoka, au Canada. Le plus grand des chevreuils pesait 275 livres.

Comme je me trouvais un moment seul avec Ricard dans ce compartiment, j'eus l'idée d'une fantaisie qu'excusait notre commune gaieté. Je pris le squelette, je le couvris, comme d'un suaire, du voile que Ricard avait arraché du piano, et j'allai, sous la tapisserie, l'agiter aux yeux de nos amis, qui se trouvaient dans un autre compartiment de l'atelier.

On riait. Polignac, bientôt, s'empara du squelette que je tenais, vint jusqu'au piano, s'enveloppa, avec le squelette, dans le voile, et plaqua quelques accords, asseyant un squelette d'hom-

ÉLOGE DES CHATS

L'homme et l'enfant, tous deux un peu égoïstes, j'allais dire un peu tyrans, prennent plus volontiers le chien pour ami. Celui-ci, toujours prêt à aller au-devant, sans appel, est un compagnon plus commode. Il donnera beaucoup, exigera peu, subira résigné les caprices (nous n'en avons que trop avec nos bêtes). Plutôt que de vivre seul, de lui-même, il s'asservit. Ce n'est certes pas moi qui ferai le procès du chien, si près de l'homme par le regard et le dévouement. Mais sa banalité me désole. Il est tout à tous, à l'étourdie, sans faire choix. Sous l'oeil du maître le plus chéri, il lèche la main du premier inconnu qui se présente. On s'écrie: "Oh! la bonne, l'aimable bête!" Je n'y contredis pas, mais je souffre de cette sensibilité à tout venant. N'est-ce pas un peu vulgaire?

Pour le chat, l'étranger c'est presque l'ennemi. Ce matin même, le tapissier est venu; ma chatte arrive peu après son départ. Elle ne sent pas moins que quelqu'un est entré. Elle hume l'air, flaire le parquet, dresse et grossit sa queue, plisse le front, me regarde avec un certain courroux qui dit: "Tiens, qui est là?..."

Si vous introduisez votre chat dans une nouvelle demeure, il va s'isoler dans un coin, y prendre ses notes sur

Mme J. MICHELET.